

Hervé Arnal

# Une partie acharnée





Un simulacre d'attentat dans un ancien entrepôt qui aurait pu dégénérer met sur le pied de guerre le groupe du commandant de police Fabrice Eckert. Les auteurs qui les avaient prévenus avant, poursuivent avec eux leur jeu en annonçant de nouveaux attentats dans un centre commercial, puis au Stade de France pour la finale de la coupe de France. A chaque fois, les explosions auraient pu se montrer plus dramatiques, plus meurtrières, tant les opérations étaient finement préparées. Pourquoi une telle minutie pour un si faible résultat ? Pas de revendication. Pas de mobile. Une simple partie d'échec entre les pseudos terroristes et le groupe d'Eckert, seul prévenu et donc impliqué ?

Et quel rapport entre ce jeu douteux et la disparition soudaine de l'amie du docteur Haton à Toulouse ? Un unique dénominateur commun, l'énigmatique Marc Roux.

Une partie acharnée, imprévisible, qui va devenir une affaire d'Etat...

*Hervé Arnal*



Le vent sifflait à ses oreilles, expression débile au combien. Pourquoi ne sifflait-il qu'à ses oreilles. Il pouvait siffler à son nez ou à ses pieds. La langue française en était remplie, d'expressions débiles. Les autres langues aussi, probablement. Mais il ne les connaissait pas. Il maîtrisait déjà fort mal le français. Le vent lui rappelait le pays. Un peu. Car, à côté de la tramontane, cette légère bise ne valait même pas le pet d'un nouveau né. Comme souvent, l'évocation de sa région natale lui enserra le ventre. Catalan un jour, catalan toujours. Presque dix ans déjà qu'il avait laissé Perpignan. Il devait y revenir, il ne partait que pour un, deux ans au pire. Il l'avait promis à sa mère. Il se l'était promis. Mais la vie faisant son œuvre, repoussant chaque jour les limites du prévisible, il ne retournait chez lui que deux fois par an, et encore, quand il pouvait se dégager du temps à Noël. Deux ans qu'il avait sauté son tour. Sa maman lui en voulait, bien sûr, mais pas autant que son père et ses frères. Les gitans ont la rancune tenace et rien ne passait avant la famille. Rien. Surtout pas le travail. Surtout pas son travail à lui. Mais il ne regrettait rien. Il aimait son taf. Puis, il avait trouvé l'amour. Il lui était tombé dessus comme la pluie en plein désert. Sans qu'il ne le cherche vraiment. Une vraie parisienne. Elle aimait les plages l'été, bronzage, apéro en terrasse, barbecue, mais pas question de vivre toute l'année dans un « village » sans métro, magasins et Champs Elysée. Puis, ils avaient pondu deux parisiens. Un jour peut-être, il retournerait à ses racines. Des soirs comme aujourd'hui, le ventre se comprimait encore plus que d'habitude. Un soir de galère. Un soir où il détestait son travail. Un soir où il regrettait la plage, le Canigou, le lac de la Raho, les virées en Espagne. Un soir de merde. Le vent perfide ne se contentait pas de siffler, il pénétrait aussi sous son blouson. Il grelottait. Pourtant, on était qu'en octobre. Il était vraiment devenu un parisien qui

supportait le froid, bien obligé, mais qui détestait le vent. Il frissonna plus de dégoût que de froid. Lui, un parisien ! Berk ! Il avait bien dû s'acclimater, s'habituer au rythme infernal, à la circulation démente, à l'insignifiance et l'égoïsme de tout le monde, et au plus dur pour lui, le manque cruel de soleil. Bien au chaud dans sa voiture, il avait été obligé de quitter. Garé, par discrétion, trop loin du soi-disant lieu des futurs probables événements, il marchait à présent dans le noir, guidé par les lampadaires qui éclairaient les entrepôts. Heureusement que le vent mettait un peu d'ambiance, dérangeant un silence si rare en banlieue, en pleine nuit. Pas une voiture. Pas une moto. Pas une seule bande de jeune. Pas de jeune tout court. Rien. Désespérément rien. Incompréhensiblement rien. Insolemment rien. Un piège ? Une blague ? Plus il approchait, plus il pensait qu'il s'agissait bien d'un canular. Pas drôle. Idiot. Il passa au travers d'un grillage qui ne remplissait plus son office de protection, découpé en son centre. Il marcha encore un peu, traversant la cour qui jadis, à l'apogée de l'entreprise de transport, fondait sous les roues des camions qui défilaient, pour apparaître dans le halo de lumière de l'unique lampadaire qui luttait contre la nuit. Qui luttait contre l'écroulement, contre le temps, contre la ruine, à lui tout seul. Don Quichotte de lumière. Il s'était renseigné, l'entrepôt avait fermé en 2005, trop isolé, ne pouvant lutter à armes égales avec les concurrents plus proches des axes principaux. Pas de beaucoup, mais au prix du gasoil, tous les kilomètres de gagnés comptaient. En venant, avant de s'enfoncer dans la campagne calme et noire, il était passé devant des entrepôts immenses, des dizaines, plus illuminés que les Champs, vomissant des camions de toutes les couleurs. Des centaines de camion, fourmilière jamais en repos, même en pleine nuit. En comparaison, l'entrepôt isolé ressemblait à la face cachée de la lune. Il s'appuya contre le mur de la bâtisse, choisissant un coin sombre, même s'il ne croyait pas du tout à la farce dont il était le dindon, il tenait à rester discret. Il releva le col de son blouson. Ça ne changeait pas grand-chose. L'immobilité et le froid engourdisaient ses membres. Combien de temps devrait-il attendre ? Dire que son petit dernier couvait une grippe. Il toussait à s'éjecter les poumons. Et au lieu de s'occuper de lui, il faisait le guignol. Quelle connerie ! Il attrapa péniblement son téléphone, les doigts plus raides que son ancien patron, un psychorigide qui sanctionnait pour

deux secondes de retard ou une poussière sur les pompes. Justement, il appela son nouveau chef, moins dur, plus humain. Il n'avait pas de mal.

– Patron ! C'est moi. Je suis en place ! J'attends combien de temps ?

Il était minuit trente cinq.

– A deux heures tu rentres !

Une heure et demie à attendre. Il allait se transformer en momie de glace. Il troqua son téléphone contre son paquet de cigarette. Il tentait d'arrêter. Ce n'était pas des soirées pourries comme aujourd'hui qui allaient le motiver. Son fils en train de cracher ses poumons était plus efficace comme motif. Il s'y mettrait à arrêter. Promis. En attendant, il râla. Plus que quatre clopes. Pas suffisant pour tenir. Il en gardait un paquet de secours dans la voiture. Mais il devrait abandonner son poste. Pas qu'il risquait grand-chose. Rien ne se passerait. Il en était convaincu. Mais il avait une conscience. Sa conscience qui valait ce qu'elle valait. Il n'abandonnait jamais. Rien. Pas même un poste, encore moins un pote. Une devise. Si encore, JP, son acolyte, son alter égo, son frère d'arme, se trouvait à ses côtés. Les inséparables. Ils se ressemblaient autant que Laurel et Hardy. Lui, le sudiste à l'accent, pardon à « l'accin » qui chantait, trapu, certain dirait costaud, petit, brun, ras, mal rasé, mal fringué, impulsif, certain dirait colérique, et JP, parisien, un vrai, grand, maigre, blanc poudre de cocaïne, calme, certain dirait mou, rêveur, certain dirait intello, la classe, une gravure de mode, une gravure de mode d'une époque révolue, cravate, costard, ou pull col roulé, toujours bien rasé, propre sur lui. Deux entités totalement différentes et pourtant, la mayonnaise avait bien pris, dès le premier jour. Plus de sept ans qu'ils bossaient ensemble. Il voyait JP plus que sa femme. Les contraires s'attirent. Probable. Ils partageaient leur amour du sport, le foot, leur humour, l'âge, leur passion de leur taf, du taf bien fait. Un couple pas si différent que cela, en osmose, qui savait jouer de leur différence. Qui irait imaginer qu'un gitan pouvait fréquenter un dandy, un bobo ? Cette aberrance les servait souvent. Ils pouvaient infiltrer tous les milieux, jouant à tour de rôle, le méchant et le gentil. Ok, lui, jouait la plupart du temps le méchant. Pas facile de passer pour un saint avec son visage buriné et ses yeux en amandes. Le beau gosse et le truand. Ils en jouaient. Ils en rigolaient. Ce soir il se sentait orphelin, pire, amputé. Jean Pierre, JP, cet idiot, s'était bêtement blessé. Une banale chute dans ses

escaliers. De quoi se moquer de lui pour le reste de sa vie. Ils poursuivaient toute la journée la pire racaille qui existait, prenant des risques inconsidérés, autant à pied qu'en voiture, et monsieur, tombait chez lui, même pas saoul. La risée de la police. Le lieutenant Eric Cargol, pourtant son alter ego depuis sept ans, n'avait pas d'abord cru à cette ridicule version. Mais JP le lui avait juré. Il fut bien obligé de le croire. Fracture ouverte du tibia. Au moins deux mois d'arrêt. Il ne se sentirait pas aussi seul, dans cet endroit paumé, abandonné, il en rirait. Comment lui, le taciturne solitaire, rejeté par sa famille, un flic gitan, pas une gloire dans son quartier, limite accepté dans la grande maison, pour la même raison, un gitan flic, avait-il pu s'attacher autant au blondinet prétentieux, chouchou des femmes ? Un mystère. Il courrait jusqu'à sa caisse, prendrait son paquet et retour à la case observatoire, à la case congélateur. Au moins courir, permettrait à son sang de reprendre une circulation normale et à ses pieds de retrouver un semblant de sensation. Il allait s'élancer quand une lueur au loin arrêta son regard et son élan. Pas si au loin que cela. Oui, des phares approchaient. Ils franchirent la porte de la cour de l'entrepôt. A cette heure-ci, dans ce lieu isolé, il ne s'agissait pas d'un promeneur égaré. Pas possible. Il retourna à l'angle du bâtiment se protégeant des phares derrière le mur. Il s'y colla. De nouveaux yeux apparurent, suivant le même chemin. La première voiture se gara, imitée par une puis deux, jusqu'à une dizaine qui se garèrent à leur tour anarchiquement. Un ballet improvisé, un ballet contemporain, artistiquement désordonné que seul le metteur en scène comprenait. Les véhicules vomirent leurs passagers. Des jeunes d'après ce que put en juger Cargol. A peine la vingtaine. Filles et garçons. De sa planque il ne pouvait discerner leur origine. Les plus proches se trouvant à peine à quelques mètres, il ne pouvait pas prendre le risque de montrer son museau. Surtout que le flux des arrivants se poursuivait. Des lustres que l'endroit n'avait pas connu autant de succès. Difficile de compter. Mais bien trente voitures encombraient désormais le parking si triste quelques secondes avant. Comme au moins quatre passagers s'en échappaient, l'endroit n'avait plus rien de désert. Même le vent n'en revenant pas, avait cessé de siffler. Sans se concerter, la bande ainsi constituée, se dirigea vers la porte d'entrée principale de l'entrepôt, une grande métallique qui à la surprise du policier, coulissa dès la première



poussée du premier jeune. La lumière comme programmée pour les accueillir, illumina l'intérieur, invitant la foule. Cargol n'en revenait pas. Il ne s'agissait peut-être pas d'un canular. Mais alors, la menace était bien réelle. Une bombe pouvait exploser d'une minute à l'autre en faisant de nombreuses victimes. De jeunes victimes.

– Patron,

– Quoi ? J'entends rien. Tu as peur de réveiller les fantômes ?

Le commandant Eckert hurlait autant que Cargol chuchotait. Le yin et le yang ou compenser à l'accès sans se dire que si son collègue murmurait, c'était qu'il y avait une raison et que la moindre des intelligences aurait été de se mettre au diapason pas aux antipodes. Le gitan haussa un peu le ton, histoire de se montrer coopératif et surtout pour que son chef le comprenne et soit dans les meilleures dispositions pour l'aider.

– Je préférerais les fantômes. Mais ils ont dû filer dare-dare. Ils sont une bonne centaine. Ce n'était pas une blague. J'ai besoin d'aide.

Cette fois, Fabrice Eckert entendait, mais il ne comprenait toujours rien. Il avait envoyé Cargol à l'endroit ciblé par ce stupide message, sachant qu'il s'agissait d'un débile canular. Mais il fallait bien vérifier. Pas question de courir le moindre risque, surtout quand on parlait d'attentat. Surtout quand le message n'avait rien de banal. De part son contenu, de part le lieu choisi, perdu dans un entrepôt abandonné, mais surtout par sa forme. Un mail sur sa propre messagerie, envoyé par un as de l'informatique, intraçable. Les as de la scientifique en avaient perdu leur système binaire. Au commandant de prouver la stupidité de cette blague qui ne le faisait pas rire du tout. Il n'y croyait évidemment pas mais avait tenu à envoyer son meilleur gars et à l'attendre au bercail au lieu de se lover dans les bras de sa femme pour leurs cinq ans de mariage. Sa conscience professionnelle allait lui couter une fortune en fleur, parfum et restaurant, juste pour que sa belle daigne lui adresser à nouveau la parole.

– Qu'est-ce que tu me racontes ? Qui c'est ces cent, des rats, des cafards ?

– Je préférerais. Non, des jeunes qui viennent de débouler. Oui, ils sont bien entre cent et cent vingt. Arrivés en voiture. Ils sont dans le bâtiment.

Un cauchemar. Eckert allait se réveiller. Il avait dû s'assoupir sur son bureau, sur son fauteuil aussi confortable qu'une table de fakir. Il se

collerait bien une baffe histoire de le vérifier, mais il aimait trop sa tête pour risquer de l'abimer. Puis, il aurait besoin de tous ses atouts pour espérer une réconciliation avec Julie. Surtout de sa tête avec ce sourire qui la faisait chavirer. Il en abusait sans honte. Que pouvait bien faire cette bande de jeune dans ce trou paumé ? Paris était la capitale de la nuit. Des milliers de boîtes de nuit, de dancings, de cabarets, de bistrotts, d'after, de before, de pendant, (on dit comment en anglais ?), d'endroits de débauche légaux ou pas, et ces jeunes venaient s'éclater dans un entrepôt délaissé, poussiéreux, que même les rats et araignées avaient dû abandonner. Il n'était pourtant pas très vieux, mais il ne comprenait rien à cette jeunesse qu'il trouvait molle, désabusée, sans plaisirs, sans ambitions, et egocentrique. Il généralisait. Il détestait généraliser. Son expérience lui avait maintes fois prouvé que rien n'était établi, que chaque cas était bien différent, chaque histoire unique. Mais cette nuit il généralisait. Il en avait bien le droit. Demain il individualiserait. Promis. Pas le moment de philosopher. L'instant était grave. Réplique classique, usée à force d'être utilisée, mais au combien parlante. Cette présence inattendue bouleversait tout. Ces jeunes, quelle que soit la raison saugrenue qui les avaient fait entrer dans le tableau, prenaient soudain un rôle que détestait tout bon policier, celui de probables victimes. Un attentat sans victimes avait beaucoup moins d'impact. Le message qu'une telle sordide action était censé porter, avait beaucoup moins d'intérêt. Le commandant n'avait pas cru à ce stupide message parce que le soi-disant attentat visait un lieu désert. Mais il ne l'était plus, désert, le taux de crédibilité de l'avertissement grimpait en flèche.

- Evacue tout le monde ! Hurla Eckert. Vire les moi tous ! Je t'envoie des renforts.

Evacuer ? Cargol y avait tout de suite pensé, mais il ne tenait pas à prendre seul une telle décision. Et surtout, seul, il se voyait mal disposer d'une bande de jeune, probablement dans un état d'ébriété avancée. Il avait bien remarqué, malgré sa cachette, que pas mal de ces intrus portaient avec eux des packs de bière ou des bouteilles d'alcool. Il les entendait crier et chanter. Ils étaient là pour faire la fête. Il s'apprêtait à jouer les trouble-fêtes. Il détestait jouer les trouble-fêtes. Mais comme son patron, il comprenait l'urgence de la situation. Il se précipita vers la porte d'entrée

qu'il franchit sans problème, celle-ci étant restée ouverte. Il bouscula un couple qui s'échangeait leur langue. Il n'écoula pas leurs réprimandes bien qu'il se serait fait un plaisir de leur apprendre la politesse. « Pauvre con ! » Non. Plutôt, « Monsieur, vous venez de troubler nos ébats, vous seriez aimable de vous en excuser ! » Mais trop long à leur expliquer. Il préféra s'enfoncer dans ce troupeau de gens hilares qui, par grappes de quatre, cinq ou six, regroupées par affinité ou connaissance, discutaient quand leur bouches n'étaient pas trop occupées à avaler leur mixture sensée leur faire oublier leur trop dure vie d'étudiants, et de fils ou fille à papa. Cargol d'un coup d'œil expert, jugea et qualifia, en fonction des visages et des fringues. Des jeunes plutôt aisés, bourgeois. Ils ne venaient pas de la banlieue, ou pas de celle à problème. Une musique s'échappait du centre de l'entrepôt. Il ne l'avait pas entendue avant. Le son grimpa. Un DJ amateur venait probablement d'installer tout juste son matériel. Le policier ne connaissait pas du tout la musique qui lui prenait la tête. Là, il n'était pas un expert. Comment les groupes pouvaient-ils poursuivre leur conversation, malgré ce tintamarre ? L'habitude ? Ou une oreille et un cerveau sélectifs ? Ce boucan n'arrangeait pas ses affaires. Comment allait-il bien pouvoir se faire entendre pour évacuer le troupeau ? Le DJ lui donna la solution. Il vomissait des paroles incompréhensibles dans un micro. Il avait réussi à monter une mini discothèque en très peu de temps. Chapeau ! Cargol se fraya un chemin jusqu'au Bob Sinclar amateur en se faisant, au passage, de nombreux amis. Un nuage de fumée s'était déjà formé malgré la hauteur du plafond. Il en toussa. Ça ne sentait pas que le tabac. Il se régalerait tant de les éduquer tous. Il se posa face au DJ qui mixait, la tête penchée sur ses platines posées sur une planche et deux tréteaux, deux énormes enceintes de chaque coté diffusant ce que certain appelait musique. La tête casquée ne se leva pas, ignorant totalement la présence de cet homme qui pourtant sonnait faux avec sa petite taille et son allure de vieux. Cargol hurla. Le DJ ignore de plus belle. Vexé, agacé, surtout pressé, le policier passa derrière la table, arracha le casque du musicien, l'attrapa fermement par le col de son tee-shirt, tira tout ce qui venait à lui et hurla en direct aux oreilles du DJ :

– Coupe ton bordel ! Et passe-moi ton micro !

Le grand musicien, grand par la taille, squelettique, ouvrit la bouche pour protester. Une pression supplémentaire sur son col coupa le son. Il lut

la détermination, la noire et sévère détermination, dans les yeux du policier. Ses yeux bizarres, alcool ou drogue, prouvaient sa peur et sa rédemption. Cargol sut qu'il venait d'imposer sa loi et le lâcha. Le DJ tendit un micro noir, sans fil, au policier et coupa la musique. Cargol détestait se mettre en avant. Une fois il avait cru mourir de honte quand ses collègues l'avaient obligé à grimper sur la scène pour un Karaoké. Il en cauchemardait encore certaine nuit. Pas le temps de stresser. Il prit sa respiration et se lança.

- Veuillez garder votre calme et évacuer immédiatement les lieux !

Il se trouva ferme, autoritaire et convainquant. Personne ne bougea. A peine si l'assistance avait remarqué que la musique venait de s'interrompre. Il persista.

- C'est une urgence. Veuillez immédiatement quitter l'entrepôt !

Il hurlait. Pas besoin du micro. Pas beaucoup plus de succès. Certain le regardèrent et éclatèrent de rire. Cargol chercha appui vers le DJ. Ce dernier le regardait comme si Elvis Presley venait de lui voler son micro. Ok ! Il ne connaissait certainement pas le King. Comme si David Guetta lui volait la vedette. Entre admiration et jalousie. Il prenait des produits, si non, comment expliquer son regard vitreux ? Il avait la chance que le policier n'ait pas le temps de s'occuper de son cas. Il l'aurait volontiers secoué, histoire de voir s'il existait de la matière entre les deux parties de son casque. Il était la caricature boutonneuse de l'adolescent immature. Grave ! Il devait approcher les 25 ans. Le flic l'ignora, réprimant une folle envie de lui balancer son poing sur son énorme nez. Il fit une dernière tentative qui suscita l'hilarité de la moitié des convives. L'autre moitié commençant à se plaindre de la disparition soudaine de la musique. Des cris de protestation commencèrent à fuser et à irriter les nerfs pourtant solide de Cargol. Il ne savait si une bombe risquait vraiment d'exploser mais il se dit que si elle existait, si elle devait cracher la mort, elle débarrasserait la ville de ces bons à rien. Il s'en voulut tout de suite de cette horrible pensée. Il écoeurait toute sa famille de par son métier, juste dans le but de sauver des vies, pas le contraire. Il ne lui restait qu'une unique alternative s'il ne tenait pas à ce que cette fête finisse en carnage. Il ignorait quand et si, la bombe allait sévir. Pas de temps à perdre. Il empoigna son arme. Son dernier recours.

– Alors ? Tu as sorti tout le monde ?

Cargol entendait à peine son chef de groupe avec le brouhaha des jeunes vexés de devoir quitter les lieux et qui l'exprimaient.

– Pas encore. Ils ne sont pas très contents que j'interrompe leur petite sauterie. Je ne suis pas leur pote.

C'était le moins qu'il pouvait dire. Il avait été fusillé par une centaine de paire d'yeux. Heureusement qu'il était armé, si non il se serait fait lyncher.

– J'ai dû tirer en l'air pour les faire réagir un peu, mais même mes coups de feu n'ont pas réussi à les affoler. Ils sortent, mais à leur rythme. J'ai eu un mal fou à me faire comprendre.

Comme il avait un mal fou à entendre son patron, et à lui parler. Il mettait ses cordes vocales à dure épreuve.

– Tu dois les presser. Nous...

Le commandant cherchait ses mots, il ne tenait pas à paniquer son collègue, même s'il connaissait son self-control, rodé à toutes épreuves. Bon, il n'avait pas le temps de finasser. Direct. Clair et précis. Sa devise.

– Un genre de virus bloque tous les ordis du poste. Un compte-à-rebours défile en ce moment, en plein écran. Je pense qu'il s'agit de celui de la bombe. Si c'est le cas, il te reste 2mn avant qu'elle n'explose. Tu dois éloigner tout le monde, le plus loin possible. Elle est peut-être dans une voiture.

En fait, il en restait cinq. Mais Cargol était bon sous la pression. Eckert s'en voulait un peu mais avait-il le choix ? Il y a trente secondes, il avait peur de l'alarmer et à présent il lui mettait la plus grosse pression de sa vie. Chef, il fallait tout le temps jongler avec les paradoxes, les changements de cap, les voltefaces. Cargol faillit en tomber son portable. Malgré le bruit, il avait bien compris. Deux minutes. Et un quart des jeunes était encore à l'intérieur. Ça bouchonnait, mais surtout, personne ne s'activait. Ses coups de feu n'avaient pas engendré de la panique. Un, moins soul que les autres, avait décidé de ne pas contredire un homme armé, même s'il ne comprenait pas pourquoi ce nimbus tirait sur le plafond, et s'était approché de la sortie. Les moutons le suivirent. Comme des automates. L'effet de foule. Mais tranquillement. Sûrement, pensaient-ils que la fête se poursuivait ailleurs. Ici ou ailleurs. Tant qu'il y avait à boire et à fumer.

Comment leur mettre le feu aux fesses pour qu'ils s'activent ? Surtout qu'une fois dehors, ils allaient prendre leur voiture, dans leur état, et garés comme ils l'étaient tous, bonjour la pagaille. Le feu ? Bien sûr. Le lieutenant s'empara de deux bouteilles d'alcool, oubliées par un des groupes de fêtard. Il sortit de sa poche un paquet de mouchoir en papier et son briquet. Il roula un des mouchoirs et l'inséra dans la première bouteille. Il alluma cette mèche du pauvre et jeta la bouteille, deux mètres derrière les derniers trainards. Il risquait de faire plus de dégâts que la bombe ou que sa bombinette ne soit pas plus efficace qu'un pétard mouillé. Un mix des deux. La bouteille éclata. L'alcool s'embrasa. Un mini brasier éphémère. Cargol l'utilisa quand même comme effets spéciaux aux rabais de son scénario de film catastrophe. Les dialogues étaient le plus important de son improvisation.

– Au feu ! Au feu ! Au feu ! Finit-il d'achever ses cordes vocales.

Il risquait surtout de créer cette fois, une véritable panique avec écrasement, piétinement, bousculade, bagarre... Il n'avait pas le choix. La porte était suffisamment large et le parking immense. Cela limiterait les risques. Si son minable feu inquiétait ces tordus. Il semblerait que oui. Les derniers se mirent à crier au feu à leur tour. Trainée de poudre et l'info, plus vite que sur internet, telle une vague déferlante, arriva jusqu'aux oreilles des premiers, déjà dehors. Le catalan, fervent méditerranéen qui n'avait jamais vu l'océan, ignorait tout des marées, mais il en vit enfin une descendre. Impressionnant. Il comprenait mieux l'attrait qu'elles généraient sur les côtes françaises hors méditerranée. Promis, un jour il amènerait sa famille en Bretagne ou plutôt au pays Basque, moins au nord. Il ne fallait pas pousser. Il voulait bien faire des efforts, mais au soleil. Une fois tout le monde dehors, le problème n'était pas réglé. Des jeunes mi-afolés, mi-shootés, démarraient déjà leur voiture. Dans quelques secondes, le parking allait ressembler à un péage sur la languedocienne, un 15 août. Heureusement, beaucoup reprenaient leur rôle de rebelle et discutaient comme si rien n'était à, à peine quelques mètres de la porte de l'entrepôt. Beaucoup trop prêt. Cargol n'avait fait que déplacer le problème de quelques mètres. Le risque restait le même. Explosion et boom, victimes par dizaines. Les voitures des courageux qui fuyaient obligeaient cette nouvelle foule à rester compacte, la saucisse du hotdog, entre la sortie et la

bombe. Future chair à saucisse? Pas questions. Trois, quatre voitures étaient déjà loin, mais plus personne ne semblait vouloir les suivre. Tant mieux, un problème de régler. Pas d'embouteillage. Il restait le plus important, la proximité du risque. Comme il ignorait s'il y avait une bombe et où elle pouvait bien se trouver, il devait éloigner de la zone dangereuse ces pauvres fêtards innocents, dans tous les sens du terme. Il cria à nouveau au feu, mais, les jeunes se tournant vers lui et ne voyant aucune fumées, ni feu, ignorèrent l'alerte, certain même, montrant leur mépris avec un doigt levé. On ne changeait pas une équipe qui gagnait, ou une idée qui avait fait ses preuves. Il avait gardé à la main la deuxième bouteille. Il prit un nouveau mouchoir, l'alluma et la jeta contre une des voitures, la plus proche de la bande. Elle se brisa, répandant sur la carrosserie une trainée de feu, qui durerait moins longtemps que la dernière fois qu'il avait ouvert un livre, pourtant rapide, écaillant à peine la belle voiture jaune qu'avec son salaire de flic, il ne pouvait se payer, même à crédit, sur vingt ans. Mais les flammes suffirent à réveiller les jeunes qui enfin, paniquèrent. Cargol sortit à nouveau son arme et tira en l'air, histoire d'accentuer l'affolement et surtout de bloquer l'accès vers un retour à l'intérieur. Il était un cowboy qui guidait son troupeau dans les plaines désertes de l'Arizona. Où il avait mis son cheval? Mission réussie. Le troupeau fila vers la sortie du parking. Aucun n'osa récupérer sa voiture. Les bisons essoufflés, stoppèrent leur galop assez loin du danger. Du moins, c'était ce qu'espérait Cargol qui les suivait de très prêt. Il s'arrêta lui aussi, à deux mètres des jeunes, leur coupant ainsi une retraite dangereuse. Il n'avait pas regardé sa montre mais il jurerait que plus de deux minutes s'étaient écoulées depuis l'appel du commandant Eckert. Il avait fait tout cela pour rien. Il avait raison depuis le début, il s'agissait bien d'une bla... Il ne termina jamais sa pensée. Le résumé de sa vie. Un bruit sourd mais reconnaissable entre mille, perça le silence, suivit aussitôt d'un bruit de verre cassé, les vitres des fenêtres de l'entrepôt. Plus par réflexe qu'à cause du souffle, Cargol plongea au sol, pas du tout imité par les jeunes qui crièrent presque tous en cœur sans songer à se protéger.

Mathieu ne voyait pas le bout de cette interminable journée. Il adorait son métier, ses patients, mais aujourd'hui, il aurait bien volontiers envoyé tout le monde promener. Il avait la désagréable impression que la salle d'attente ne désemplissait pas et qu'au contraire, pour un patient qu'il s'occupait, deux autres le remplaçaient. Evidemment ce n'était pas le cas. Depuis 14 heures, il avait réussi à évacuer de cette maudite salle, une quinzaine de malades. Pas mal. Une belle journée, même s'il avait connu pire. Pire ou mieux, en fonction. Pire parce que cela signifiait qu'il y avait eu beaucoup de malades, toujours ennuyeux de voir des gens malades, même si ce n'était que très rarement grave, et mieux car beaucoup de patient voulait dire belle rentabilité. Il ne travaillait pas pour la gloire. Il ne pratiquait pas pour le profit. Il aimait surtout aider, rendre service, rassurer, apporter du réconfort. Il prenait son temps avec chacun, pas question d'usiner. Il gagnait bien sa vie, inutile d'en rajouter. Surtout depuis ce fameux jour où sa vie avait basculé. Avant, il n'avait qu'une lubie, qu'une passion, qu'un leitmotiv, son travail. Bosser lors de ses études pour obtenir les diplômes, les sésames vers son futur métier, bossier pour s'imposer, créer sa propre clientèle, oui, patientèle, ça n'existait pas, un patient restait et resterait toujours un client quelque-soit l'altruisme qu'on y mettait, puis bossier pour garder et contenter cette clientèle. Il avait bossé durant des années, presque quinze, comme un fou, plus de douze heures par jour, souvent quinze, loin, à des années lumières des trente cinq heures. Un choix. Un sacerdoce. Pas de sacrifices puisqu'il adorait. Sauf depuis qu'une fée avait tendu sa baguette magique et bouleversé toutes ses croyances, ses acquis, ses certitudes, en gros, sa vie. Un an déjà, il aurait plutôt pensé une semaine tant le temps avait filé depuis que sa vision de l'existence n'était plus du tout la même. Certes, il travaillait toujours autant,



presque autant, mais essayait de s'imposer des limites. Pas de rendez-vous après 18 heures, pas de rendez-vous le weekend, le moins de garde possible, un téléphone déconnecté dès qu'il rentrait chez lui, inconsciemment ou pas, passé 16 heures, il accélérât ses consultations, toujours aussi consciencieux, mais consciencieux rapide. Il allait soudain à l'essentiel. Plus de discussion, plus de « comment va le dernier ? », plus de et « les vacances, c'est pour quand ? », non, que du médical, du traitement, de la prescription. Après 16 heures, le psy, le confident, le confesseur, laissait sa place au pragmatique docteur, limite froid et impersonnel. S'il s'éternisait, il reculait l'heure du départ, l'heure de l'arrivée à la maison. Il diminuait dangereusement pour son équilibre, les instants idylliques passés avec sa fée. Celle qui, il y avait un an ce soir, avait bouleversé sa vie, il l'espérait, pour longtemps. Ok, un peu plus d'un an. Car dès qu'elle avait franchi la porte de son cabinet, pour une gastro, très romantique comme première fois la gastro, elle était pliée en deux, elle n'aurait jamais dû sortir de chez elle, vomissant tous ses intestins à chaque pas, il avait su. C'était Elle, avec un E majuscule, qu'il n'attendait pas d'ailleurs. Pas d'histoire. Pas question de s'investir. Il abusait à souhait de son physique « beau gosse », brun noir café au teint halé, qu'il devait à son espagnole de mère, couplé pour un mélange détonnant à ses yeux bleus, héritage de son père, français pure souche, que par respect pour ces dons, il agrémentait d'un corps bien entretenu, nourriture seine et sport quand il en avait le temps. Il ne rentrait jamais seul le peu de fois qu'il sortait. Un samedi ou deux par mois. Fallait bien amortir l'investissement, son physique avantageux. Par contre pas plus d'une nuit ou deux s'il tombait sur une affaire. Pas le temps de se prendre la tête avec une aventure trop longue. Il y trouvait son compte. Ses conquêtes aussi car en plus de son physique avantageux, il pouvait se venter, témoignage à l'appui, d'être un bon coup. Puis il restait honnête, les prévenant qu'elle n'aurait droit qu'à une nuit. Elles acceptaient, la plupart, de servir de partenaire éphémère et le sachant, acceptant le deal, elle se lâchait, oubliant tabous, retenues, pudibonderies, au plus grand bonheur du médecin. Même après ses études, une fois installé, il avait poursuivi sur ce rythme de « one shot ». Une seule règle : jamais avec une patiente. On ne mélangeait pas tout. Mélissa, la sublime fée et sa gastro, nettement moins sublime, explosa pour toujours cette devise. Elle explosa plus que cela, son

cœur notamment. Elle venait se faire soigner mais c'était lui qui aurait eu besoin de soin intensif. Elle rayonnait. Pas une fée en fait, plus un ange et ce, malgré ses yeux creusés et sa blancheur cadavérique, conséquence du virus. Elle avait réussi l'exploit incroyable de lui couper la parole. Envoyée son assurance à la limite de l'arrogance qu'il cultivait depuis son adolescence, ayant très vite compris qu'il devait utiliser sa beauté pour s'imposer, et pas qu'au pré des femmes, au risque de passer pour un être sans cœur, un ambitieux sans scrupule. On n'avait rien sans rien. Il avait même bafouillé. Une première. Il l'avait auscultée, elle, allongée sur sa table, offerte, lui, tremblant plus que son grand-père et son parkinson. Service minimum niveau explication.

– Mal là ? Et là ? Vomissement ? Selle ?

Elle se contentait elle aussi du strict minimum ou de mouvement de tête. Rien à voir avec un trouble ou une attirance. Gastro. Il l'avait invitée à s'asseoir face à lui, son bureau les séparant. Il lui avait expliqué sa prescription tout en écrivant l'ordonnance, sans lever les yeux. Professionnel. Professionnel. Mots qui transperçaient son cerveau d'habitude si calme. Un trouble vraiment inhabituel. Il lui tendit la feuille de soin, tentant son plus beau sourire. Elle le lui rendit, un peu moins blanche. Les chûtes du Niagara, une montagne enneigée, une mer turquoise. Non ! Mieux ! Beaucoup mieux ! Un spectacle indescriptible. Pas de mots assez forts. Elle s'était levée. Il en avait fait de même, la suivant jusqu'à sa porte. Il ne pouvait pas la laisser partir comme cela. Il devait lui parler, lui dire qu'elle était la plus belle femme qu'il ait jamais vue, et il en avait vues. Bon, d'accord, il éviterait ce genre de remarque. Il devait l'implorer, la supplier, la prier, l'obliger, à accepter un rendez-vous. Il... La porte s'était refermée sur elle sans qu'aucun mot n'ait franchi sa gorge. Quel con ! Quel nul ! Ne jamais avoir de regret. C'était la devise qui accompagnait toutes ses soirées. Une devise qui payait en général. Sauf aujourd'hui quand le destin et un virus, le mettaient face à la femme de sa vie. Et cet idiot la laissait s'évaporer comme la fumée d'une cigarette. Elle n'avait pas fini de lui brûler le cœur.

19 heures et la salle d'attente était vide. Un miracle. Il avait tout fait pour obtenir ce miracle. Plus rapide, moins social, moins cordial, en un mot, plus efficace que d'habitude, il avait usiné. Pourtant une journée bien remplie. Épidémie de grippe. Une aubaine pour un généraliste, une plaie pour un généraliste amoureux le jour du premier anniversaire de leur première fois. Il avait bien géré la crise. Il rangea son matériel, pressé mais ordonné. Pressé mais maniaque. L'amour changeait beaucoup de chose mais pas toute. Il prépara sa table, son bureau pour le lendemain. Il espérait bien passer une soirée, voire une nuit éreintante, et le début de journée risquait d'être très difficile, comme beaucoup de matinée depuis un an. Avant il sautait dans sa journée comme il sautait de son lit, rempli de vigueur et d'entrain, prêt à tout casser. Depuis un an, il aimait, le matin, trainer dans son lit, surtout s'abandonner dans les bras de Mélissa. Forcément il arrivait moins frais, plus tard au cabinet. Lui le perfectionniste ne s'en offusquait pas. Pour la première fois de sa vie, il en profitait, de cette vie. Le travail, les patients, ses comptes, n'occupaient plus entièrement son esprit cartésien. Ils en occupaient quand même encore une partie mais la majorité était squattée par son amour. Il éteignit son ordinateur, s'assura que sa chère secrétaire, jamais avare d'heures supplémentaires, était bien rentrée chez elle. Même si dans la salle d'attente ne s'y cachait plus de patient retardataire, elle restait souvent, trop souvent, derrière son comptoir, classant les feuilles de soin ou s'occupant des comptes, tâches que détestaient effectuer le docteur. Seule, divorcée, la femme de cinquante ans, sans enfant, n'avait que son travail. Mathieu ne lui en voulait pas de sacrifier au travail le peu de vie qu'elle avait. Ce soir, elle était partie à 18 heures trente. Mardi. Taro avec les copines, son unique évasion de la semaine. Le médecin vérifia que toutes les fenêtres étaient bien fermées,

puis il quitta son cabinet. Il serait à l'heure. Le programme ? Douche rapide. Apéro au champagne. L'occasion valait bien cette entorse à ses habitudes sans alcool. Puis, il amènerait sa douce dans un des restaurants les plus chics de Toulouse. Une semaine déjà, qu'il avait réservé. Aucun risque à courir de gâcher la soirée. Il grimpa dans sa mini, voiture de bobo branché, qui l'attendait sur sa place réservée. Son cabinet se trouvait au nord de la ville, à dix minutes en voiture du centre, un quartier paisible, assez peuplé pour un vivier raisonnable de malade, et assez calme pour exercer paisiblement son métier. Il avait sauté immédiatement sur l'occasion quand le docteur Bonnemaire avait rangé dans une malle son stéthoscope, vendant son cabinet et surtout son carnet d'adresse. Mathieu avait repris le flambeau, le futur retraité l'accompagnant pendant un mois, le temps d'apprivoiser les patients. Il avait été beaucoup plus long pour sauter sur Mélissa. En fait, en peu de temps, elle lui avait brisé le cœur. Elle s'était évanouie dans la nuit, dans la vie, sans aucun espoir qu'il ne la revoie un jour. Il avait bien son nom gravé à vie dans sa tête et surtout sur le double de ses feuilles de soin, mais il n'oserait jamais la rechercher et encore moins la contacter. Il était sous le charme mais pas au point de s'abaisser à courir après une icône, un mirage. Elle était peut-être prise, mariée ou presque, juste de passage, lesbienne, bonne sœur... tant d'excuses qui l'aidaient à justifier sa lâcheté ou sa trop grande fierté. Elle partageait ses nuits, ses rêves, surtout ses fantasmes. Déjà pas si mal pour un homme qui prenait les femmes pour un plat prêt-cuisiné, facile à préparer, pas long à chauffer, et à utilisation unique. Pas très élégant, mais il ne cherchait pas à l'être. Pour la première fois, il aurait bien gardé le plat et surtout la cuisinière. Surtout que Mélissa était digne d'un restaurant quatre étoiles. Il arriva très vite à son appartement, un magnifique trois pièces, trois grandes et magnifiques pièces, éclairées, modernes, refaites à neuf, calme au troisième et dernier étage d'un immeuble de ville, ancien mais récemment modernisé, à cinq minutes à pieds de la place du Capitole. Cerise sur le gâteau, cerise qui majorait le montant du loyer, une place de parking attitrée, dans le parking souterrain en face de l'immeuble. Il se gara donc facilement, comme chaque soir, un luxe au centre-ville. Il traversa la rue excité comme un comédien en herbe lors de sa première audition. Le trac lui serrait la poitrine, une boule de billard à la place de l'estomac, avec